**L’accueil des Italiens en France 1860-1914**

Par *Stéphane Mourlane*, maître de conférences à l’Université d’Aix-Marseille

Intervention du mardi matin 22 octobre 2019, Séminaire EsaBac d’Aix-en-Provence

Prise de notes : Olivier Delmas, Benjamin Fontaine, Antonella Visconti.

Il faut distinguer deux temps dans l’émigration italienne contemporaine. La Grande Emigration se concentre sur la première période, c’est-à-dire la deuxième moitié du XIXe. Elle concerne 14 millions de personnes environ[[1]](#footnote-1), pour moitié vers les Amériques et pour moitié vers l’Europe et la France en particulier. L’arrivée des Italiens en France participe à la construction d’un discours sur l’émigration, tandis que s’organise une vie en communauté pour eux.

La première question qui peut se poser est évidemment la raison de l’émigration : pourquoi quitter l’Italie ?

En effet, il peut sembler paradoxal de vouloir émigrer au moment où l’unité politique de la Péninsule s’accomplit et offre une patrie aux Italiens. Il ne faut pourtant pas oublier que si l’Italie se fait, les Italiens restent à faire. Il faut souligner aussi l’existence de violences endémiques dues aux tensions politiques entre le Nord et le Mezzogiorno. Le Risorgimento s’accompagne de combats et les troubles sont consécutifs à l’unification (le Brigandage, la « piémontisation »). Ils expliquent pour partie les raisons de fuir.

On émigre dans tous les cas moins comme un ressortissant de l’Italie que comme un habitant d’une région, d’une vallée, d’un village…qui sont autant de petites patries, chacune dotée de ses propres représentations, de son propre idiome et de coutumes originales[[2]](#footnote-2).

C’est ce qui ressort à la vision du tableau *Gli Emigranti* peint par Angiolo Tommasi en 1895. Malgré la perception misérabiliste, il constitue aujourd’hui une œuvre patrimoniale, non seulement pour le mouvement historique de l’émigration italienne qu’il représente en tant que telle, mais aussi comme une source détaillant par la variété des costumes et des attitudes, un témoignage de la diversité des migrants en partance par le port de Livourne. Il témoigne également d’une émigration par voie maritime dont la destination fortement suggérée est celle des Amériques. Une destination, par ailleurs, prisée par les Méridionaux.

En effet, la question économique est prévalente. Si la nécessité pousse les candidats au départ, ceux-ci ne sont cependant pas les plus déshérités. Il faut en effet des moyens minimaux pour financer le voyage, ne serait-ce que payer le passeur, les frais du voyage…

Dans un second temps, l’Etat italien finit par considérer la migration comme un enjeu national qui passe par l’ « italianisation » des migrants. Il faut noter en effet la prise de conscience des autorités italiennes qui se préoccupent certes des raisons de ces départs, mais aussi cherchent au moins à les accompagner, comme cela se vérifie par la Loi 23 Luzzatti du 31 janvier 1901, créant une institution administrative unifiée pour légalement ordonner les départs et fournir ensuite une protection consulaire.

Si les Méridionaux préfèrent l’émigration outre-Atlantique, en revanche, les Septentrionaux privilégient l’Europe et singulièrement la France.

Pourquoi donc émigrer vers la France ?

Par les points de passage privilégiés de Modane et Vintimile, l’entrée des Italiens sur le territoire français représente un flux conséquent puisque cette nationalité est numériquement la première pour l’ensemble des étrangers vivant en France sur la période 1901-1968.

Les régions privilégiées sont Paris et le Sud-Est où se développe l’activité industrielle et extractive des matières premières. Ainsi, les Italiens constituent 1/5e de la population marseillaise soit 100 000 personnes et un tiers de celle de Nice à la veille de 1914. Leur forte présence dans cette région s’explique par le fait que ces villes sont des ports et des relais vers d’éventuelles migrations futures. En effet, la comparaison des chiffres du départ (près de 800 000) à ceux de la présence d’Italiens en France (autour de 420 000 recensés, hors clandestins donc) fait ressortir un mouvement d’intense circulation et sur le long terme, de grande fluidité des parcours. Par exemple, Les Italiens se destinant à l’émigration outre-Atlantique ne quittent parfois jamais Le Havre et s’y installent, ou bien repartent en Italie, pour émigrer à nouveau. Marseille joue aussi ce rôle.

La raison du départ est évidemment celle de trouver un travail. En effet, la France s’industrialise et requiert une main d’œuvre que sa démographie peu dynamique lui refuse. Le patronat considère cette main d’œuvre comme bienvenue, d’autant qu’il se félicite de son sérieux, de sa docilité et de sa dureté à la tâche. Les Italiens sont dès lors très majoritairement employés à des tâches exténuantes et mal rémunérées qui les cantonnent dans la situation de parias de la classe ouvrière, souvent en-dessous de leurs qualifications réelles. Ils finissent par représenter 80% de la main d’œuvre industrielle dans le Sud-Est, par exemple dans l’extraction de la bauxite où les « gueules rouges » sont pratiquement toutes italiennes. Les apports récents de la recherche battent en brèche l’idée que seuls les hommes italiens sont concernés ; les femmes elles-aussi travaillent en nombre, par exemple dans l’industrie textile ou bien dans celle de la parfumerie à Grasse. Ils sont aussi employés dans le secteur agricole, par exemple dans le Sud-Ouest.

Le mouvement de circulation souligné plus haut pose aussi la question du maintien des liens avec l’Italie. L’italien n’a pas a priori le projet de s’intégrer. Les liens demeurent puissants avec la Péninsule et expliquent l’existence au niveau local de « petites Italies ».

Quels sont les liens avec l’Italie ?

 L’histoire de l’installation des Italiens en France jusqu’à aujourd’hui n’était envisagée qu’à travers le paradigme de l’intégration. Il doit être dépassé. En effet, les allers-retours des Italiens, le mouvement circulatoire décrit plus haut nous indique que n’existent ni le souhait, ni les conditions, de mener un projet d’intégration pérenne.

En tout état de cause, la présence des premiers migrants dans certaines filières est déterminante pour les nouvelles entrées sur le territoire français. Les associations d’Italiens encadrent autant que faire se peut les arrivées. Constituées sur des bases régionales, ces associations de solidarité ou récréatives sont nombreuses : *Club Nazionale Italiano di Marsiglia*, *Società Nazionale di Mutuo Soccorso*… Une vie sociale entre Italiens fait le pont avec la société française à travers les représentations musicales etc. La religion catholique reste un ciment. Les prêtres de la communauté se font également le relais de l’Etat italien (*Opera Bonomelli*). Une Presse[[3]](#footnote-3) éditée par la communauté s’adresse à cette « colonia italiana ». La correspondance entre les deux côtés des Alpes témoigne également du maintien des liens[[4]](#footnote-4). Par ailleurs, et pour confirmer cette permanence, les remises des travailleurs italiens installés en France comptent pour 13% de la balance des paiements de l’Italie avant la Première Guerre mondiale.

Pourquoi les Italiens furent-ils victimes de la xénophobie ?

L’Italien a été mythifié comme le bon émigré. A l’époque pourtant, l’émigré en général est synonyme de danger. Ils furent ainsi les principales victimes des vagues de xénophobie en France, car ils étaient les plus nombreux. Lors du retour des troupes de Tunisie en 1881, les sifflets entendus sur le Vieux Port de Marseille en provenance de la maison du Club National italien où planait le drapeau italien déclenchent une réaction xénophobe et des rixes anti-italiennes dites « vêpres marseillaises ». De même, l’attaque d’Aigues-Mortes en 1893 est alors comparée à une « chasse à l’ours » et fait au moins huit morts et cinquante blessés. En représailles, le Palais Farnèse, siège de l’ambassade à Rome, est pris d’assaut. La question de la présence italienne prend corps dans le débat public. *L’Invasion* de Louis Bertrand est un succès de librairie en 1907. L’assassinat de Sadi Carnot en 1894 doit aussi être relevé comme un épisode de l’agitation du moment.

Quels furent néanmoins les facteurs d’intégration ?

On les appelle à Marseille les « babis », les crapauds ou bien les « christos », en référence à l’image de « grenouilles de bénitier » à laquelle leur foi les rattache au regard des Français anticléricaux. On raille leur propension aux processions… Cependant, leur présence importante parmi les ouvriers entraine la sympathie de leurs camarades français dans un esprit d’union prolétarienne. Bientôt, l’ « union sacrée » soude les Italiens vivant en France à la communauté nationale dans l’épreuve de la Grande Guerre. Lazare Ponticelli (1897-2008) fut le dernier Poilu vivant, engagé dans la Légion garibaldienne de combattants volontaires italiens créée par le petit-fils du Héros des Deux-Mondes, avant que leur pays lui-même n’entre en guerre, entre l’automne 1914 et mai 1915. La loi sur la naturalisation du 26 juin 1889 avait déjà préparé cette évolution[[5]](#footnote-5).

Conclusion

C’est après 1946 que les Italiens deviennent invisibles. Cela est dû à l’effacement du danger anarchiste des débuts du XXe siècle et de celui de la menace d’une cinquième colonne fasciste dans les années 20 et 30 et enfin à l’arrivée de communautés immigrées plus nombreuses en provenance du Portugal ou du Maghreb pendant la Reconstruction et après les Trente Glorieuses. L’italianité persiste, mais davantage comme une identité culturelle réappropriée par la troisième génération, et plus du tout comme une identité nationale. Ce mouvement est porté par une mode, le « goût de l’Italie » et de la « dolce vita », qui accompagne le tourisme de masse dans les années 60 alors que l’émigration se tarit.

L’ancienneté de l’exemple italien permet d’historiciser et de mettre à distance ce vécu et cette expérience. Aujourd’hui, alors que se profile une nouvelle émigration italienne vers la France, la perception de l’émigré italien n’est plus la même, parce que ses projets qui ne sont pas ceux d’il y a un siècle et tranche avec ceux de l’immigration extra-communautaire. Il s’agit en effet majoritairement d’une fuite des cerveaux[[6]](#footnote-6). Les sondages confirment a priori – et à la différence notable de leurs aïeux – que ce nouveau départ des jeunes Italiens est d’emblée envisagé sans retour.

1. . Sur un total de 26 millions d’émigrés sur les deux derniers siècles [↑](#footnote-ref-1)
2. . La famille du dessinateur et journaliste François Cavanna vient du Val de Nure, dans la province de Plaisance, comme il le raconte dans son autobiographie : Les Ritals, 1978. [↑](#footnote-ref-2)
3. . Voir sur le site Gallica de la BNF. [↑](#footnote-ref-3)
4. . Voir la « lettre d’un migrant à Beausoleil ». [↑](#footnote-ref-4)
5. . Voir aussi le travail de Mona Ozouf sur l’école de la République. [↑](#footnote-ref-5)
6. . Les doctorants et les post doctorant dominent à la maison des Sciences d’Aix par exemple. 150 000 jeunes partent d’Italie dans les années 2010. [↑](#footnote-ref-6)